

# L'humiliation : Café de la paix, jeudi 17 avril 18h, école de la paix

## Quel écran pour nous protéger de l'humiliation ?

### 1) Humiliation : offense à l'estime de soi<sup>1</sup>

.. plus publique que la honte qui se ressent sous le regard de l'autre mais pas des autres, et plus marquante, car plus intime, que l'opprobre. Humiliation infligée cruellement, ou pis encore : involontairement, de la part des puissants, des riches, des privilégiés, des blancs, des mâles. Humiliation de s'être subitement senti pauvre, laid, débile, mal né, de n'avoir pas eu les mots, de n'avoir pas connu les codes, de n'avoir pas eu le courage de répondre, et d'avoir vu que les autres, tous les autres, voyaient cette faiblesse et cette lâcheté au grand jour. Ou pis encore, humiliation par procuration, humiliation d'avoir vu ses proches fouettés, battus, insultés, sans pouvoir rien faire, condamné à macérer son impuissance sous l'impuissance de l'autre. L'humiliation, c'est l'exhibition publique, sans fuite possible, de sa propre déchéance ou de sa nullité originelle — une manipulation de la honte par un surcroît de scénarisation et d'insistance dans l'exhibition de ses faiblesses ou de ses bassesses. Comme si on nous retournait la peau pour la montrer à tous. Comme si l'on se retrouvait subitement expulsé de l'humanité, trop bas, trop nul. C'est une affaire de spectacle, d'intimité exhibée, et aussi d'écart incommensurable entre celui qui se sent humilié et celui qui humilie. On ne se sent pas battu, on se sent infiniment battu, pulvérisé, réduit en poussière, retourné au néant. *Humus*, la terre, *humilitas*, la face plaquée à terre, retournée à la terre. P Zaoui Au dessous de ça (orgueil et humiliation [Vacarme 40](#), été 2007, pp. 56-57.

### 2) la condition contemporaine de l'humiliation : la désolation de l'homme inutile.

L'humiliation est une forme intense, voire radicale, de souffrance psychique : elle dévalorise, méprise et met en cause le droit de l'individu à être, à vivre, sans justification. Elle tend en effet à effacer le sujet dans sa qualité même d'être humain. Qu'il s'agisse ainsi, chez Marx, de la condition aliénante de

---

<sup>1</sup> « Je distingue trois sphères de reconnaissance, auxquelles correspondent trois types de relation à soi. La première est la sphère de l'amour qui touche aux liens affectifs unissant une personne à un groupe restreint. Seule la solidité et la réciprocité de ces liens confèrent à l'individu cette confiance en soi sans laquelle il ne pourra participer avec assurance à la vie publique. La deuxième sphère est juridico-politique : c'est parce qu'un individu est reconnu comme un sujet universel, porteur de droits et de devoirs, qu'il peut comprendre ses actes comme une manifestation - respectée par tous - de sa propre autonomie. En cela, la reconnaissance juridique se montre indispensable à l'acquisition du respect de soi. Mais ce n'est pas tout. Pour parvenir à établir une relation ininterrompue avec eux-mêmes, les humains doivent encore jouir d'une considération sociale leur permettant de se rapporter positivement à leurs qualités particulières, à leurs capacités concrètes ou à certaines valeurs décrivant leur identité culturelle. Cette troisième sphère - celle de l'estime sociale - est indispensable à l'acquisition de l'estime de soi, ce qu'on appelle le "sentiment de sa propre valeur.

Si l'une de ces trois formes de reconnaissance fait défaut, l'offense sera vécue comme une atteinte menaçant de ruiner l'identité de l'individu tout entier - que cette atteinte porte sur son intégrité physique, juridique ou morale. Il s'ensuit qu'une des questions majeures de notre époque est de savoir quelle forme doit prendre une culture morale et politique soucieuse de conférer aux méprisés et aux exclus la force individuelle d'articuler leurs expériences dans l'espace démocratique au lieu de les mettre en actes dans le cadre de contre-cultures violentes. »

Axel Honneth<sup>1</sup> *Philosophie Magazine* n° 5, est interrogé par Alexandra Laignel-Lavastine sur la reconnaissance de l'individu et la lutte pour la reconnaissance

l'ouvrier d'usine, de l'humiliation entre communautés chez Weber ou, pour Arendt<sup>2</sup> et Memmi<sup>3</sup>, de l'humiliation dans l'impérialisme, le racisme et le colonialisme, toutes ces formes d'aliénation et de ségrégation humiliantes, tantôt de groupes tantôt d'individus isolés, éclaircissent la question de l'humiliation dans la condition contemporaine. Les origines et les formes de l'humiliation sont multiples, qu'elles soient liées au sexe, à la couleur de peau, ou bien qu'elles soient personnelles, sociales, professionnelles. Cependant, même quand elle vise un groupe, qu'elle soit collective, l'humiliation – ressentie de façon plus ou moins intense – touche toujours fondamentalement à l'individu : l'individuel : elle atteint en effet la valeur de celui-ci aux yeux des autres et, de fait, aux yeux mêmes de qui la subit.

Les sociétés contemporaines de consommation décuplent et intensifient ainsi l'insécurité psychique, la précarité, la dépendance qui font naître un sentiment de dévalorisation, d'infériorisation, d'humiliation, tenant au fait d'avoir à demander – réclamer – des choses qui constituent des besoins psychiques et font partie de droits fondamentaux. [..]

L'humiliation dans les sociétés contemporaines naît de la valorisation de types d'économie psychique qui provoquent l'abandon, l'oubli des gens qui ne peuvent que difficilement – voire en aucune manière – s'adapter aux exigences du système. Chaque individu y est en effet tenu de se faire valoir, de se promouvoir contre toutes les autres formes de relation, de privilégier les interactions concurrentielles et compétitives, entraînant une misère sociale et une misère psychique, susceptibles d'affecter le moi : un moi massifié, de plus en plus isolé, un moi tout à la fois privé de repères, de contacts et, cependant, dépendant et perdu ; un moi impuissant, profondément désorienté, et, en cela, dans l'incapacité psychique de s'associer à d'autres. L'individu n'est plus tant clairement subordonné, asservi à un autre, quel que soit cet autre, que délaissé dans une indifférence généralisée : ce qui provoquerait un isolement et une impuissance conduisant à un sentiment d'humiliation radicale. Considéré comme inutile, l'homme est exclu, en tant qu'être humain de la société contemporaine de marché. [...]

Arendt a préfiguré, pensons-nous, la condition de l'homme contemporain en discernant un lien profond entre l'injonction à la visibilité de soi<sup>4</sup>, – l'obligation de se montrer pour exister

---

<sup>2</sup> Arendt perçoit dans l'arrogance une cruauté implacable, et juge cette attitude faite d'arrogance et de détachement plus redoutable que certaines formes de tyrannie explicite. Elle suppose en effet une distance absolue pour se protéger de l'autre, un éloignement maximal qui interdit toute possibilité d'identification, entraînant de fait la dévalorisation, davantage l'inexistence, l'effacement complet de l'autre. Ce refus de l'exception, cette rigidité, cette attitude implacable, cruelle, dans la mesure où elle refuse tout écart, toute faiblesse, toute erreur, toute vulnérabilité, cette attitude-là participe d'un système révélant la haine du faible, de l'autre, du différent, de l'étranger.

Arendt y perçoit « *une forme de gouvernement plus dangereuse que le despotisme et l'arbitraire, parce qu'elle ne tolérerait pas même cet ultime lien entre un despote et ses sujets, fait de pillages et de présents* » (*ibid.*, p. 154-155[...])

Elle se risque alors à une réflexion très forte sur le fait que ce type de pouvoir est l'un des plus destructeurs « *en comparaison, l'exploitation, l'oppression et la corruption font figure de remparts de la dignité humaine, car exploiteur et exploité, oppresseur et opprimé... vivent encore dans le même univers...* » (*ibid.*, p. 155).

<sup>3</sup> Selon Memmi le colonisateur fige le colonisé, l'enferme dans une identité immuable, il l'a exclu de l'universel, du mouvement de l'histoire, le réifie, le chosifie, ce qu'est véritablement le colonisé : « *Un individu singulier, original, particulier, irremplaçable – importe peu au colonisateur... [qui] refuse d'envisager les événements personnels, particuliers de la vie du colonisé...* » « *Au colonisé on ne demande que des bras et il n'est que cela.* » (*ibid.*, p. 100, p. 103.) Le jugeant dépourvu de pensée, de savoir, de compétence, en un mot, le privant des attributs, des qualités et des droits de l'humain, il le méprise, le rabaisse, l'humilie, le déshumanise. Claudine Haroche

<sup>4</sup> « L'histoire culturelle offre de nombreux exemples de situations dans lesquelles les dominants expriment leur supériorité sociale en ne percevant pas ceux qu'ils dominent. La plus notoire est peut-être celle dans

et les effets que cette obligation entraîne : l'isolement renforcé de chaque individu. L'individu doit montrer ce qu'il a, et ce qu'il a à présent, dans les sociétés individualistes, les sociétés de consommation, – de consommation de soi –, ce ne sont pas tant et seulement des biens matériels que ce qu'il est : montrer, dévoiler, son espace intérieur. Au nombre des effets provoqués par cet isolement, Arendt a observé « *qu'être contraint de représenter sans cesse et tout seul un quelque chose de particulier, rien que pour justifier le fait brut de son existence, c'est une fatigue qui va jusqu'à user toutes vos forces* » (Arendt H., *op. cit.*, p. 264). Elle incite à penser que la justification continue du droit à exister provoque non seulement de la fatigue, mais davantage des sentiments de dévalorisation et d'humiliation, une humiliation profonde. L'humiliation tiendrait alors au fait que l'individu totalement isolé, dépendant des autres, de situations, de conditions opaques, davantage inintelligibles, soit « réduit au soi » et, en conséquence, au corps.

Claudine Haroche le caractère menaçant de l'humiliation Journal des psychologues 39-44

### **3) formes d'humiliation menaçant l'enfance**

\*La première forme est celle du refus opposé à une demande d'attention, qui par cela apparaît comme une prétention sans fondement. Un cas typique est celui où l'enfant pose une question ou adresse une demande, en particulier à une personne significative, et ne reçoit pas de réponse, ou bien reçoit une réponse distraite ou irritée. La déception qui s'ensuit n'est pas celle que procure le fait de recevoir des critiques ou des reproches, mais celle, bien plus profonde, de la non-réponse, celle de s'offrir et d'être refusé[...]

Une seconde forme de l'humiliation procède du refus opposé à une demande d'approbation. On distingue le refus opposé à une demande d'approbation du refus opposé à une demande d'admiration, dont je parlerai par la suite, car de nombreuses personnes dont les troubles psychiques ont leur origine dans des expériences d'humiliation traumatisantes n'avaient absolument pas d'ambitions excessives, mais se seraient contentées d'être « comme les autres ».[..]

Le refus opposé à une demande d'admiration touche la frustration du désir de séduire, de plaire. Le non-reflet de la grandiosité exhibitionniste au sens strict relève de cette forme d'humiliation qui, tout comme la précédente, si douloureuse soit-elle, est moins destructrice toutefois que le refus opposé à une demande d'attention, parce que ce qu'elle met en doute c'est la valeur de la personne, et non pas son existence elle-même. Une quatrième forme

---

laquelle les nobles s'autorisaient à se dévêtir devant leurs domestiques parce que, en un certain sens, ceux-ci étaient tout simplement absents.(..) nous avons le pouvoir de manifester notre mépris envers des personnes présentes en nous comportant envers elles comme si elles n'étaient pas réellement là dans le même espace.(...) Il est probablement raisonnable de différencier le degré de dommage subi en raison d'une telle invisibilité en fonction de la manière dont le sujet percevant se conduit activement dans l'acte de non-perception. Cela peut aller de la manifestation d'une inattention inoffensive lorsqu'on oublie de saluer une connaissance lors d'une soirée à l'ignorance distraite du maître de maison à l'égard de la femme de ménage qu'il néglige en raison de son statut social jugé insignifiant, tous comportements manifestes de « regard à travers » que les personnes noires qui en sont victimes ne peuvent interpréter que comme des signes d'humiliation. Tous ces exemples sont des cas d'un seul même type, parce qu'ils ont en commun la propriété d'être des formes d'invisibilité en un sens figuratif et métaphorique ; car il ne fait aucun doute que chacune des personnes mentionnées est bien visible. Qu'il s'agisse de « la connaissance », de la « femme de ménage » ou de la personne noire humiliée, ils représentent tous des objets distincts et facilement identifiables dans le champ visuel du sujet en question ; en conséquence l'« invisibilité » ici ne peut pas renvoyer à un fait cognitif, mais doit bien plutôt signifier une situation sociale particulière. » Axel Honneth

d'humiliation consiste dans le refus opposé à une demande de respect. C'est le cas lorsque la personne est violée dans son intimité, est exposée malgré elle, obligée de dévoiler son secret, blessée dans sa pudeur ou même simplement lorsque la personne est regardée avec insistance et éprouve l'impression d'être pour les autres un objet d'attention, ce qui entraîne perte de contenance et maladresse, [..]

Enfin, une autre forme d'humiliation consiste dans le refus opposé à la liberté de connaître. Cette forme d'humiliation est extrêmement complexe. La curiosité sexuelle infantile peut en servir d'exemple. L'enfant désire connaître les « choses des adultes » et, parmi celles-ci, tout particulièrement les choses qui concernent la sexualité. Toutefois lorsqu'il recherche à satisfaire ce désir, l'enfant est menacé par différentes humiliations potentielles : celle d'être découvert, qui déjà en elle-même est une humiliation (en raison de l'inversion soudaine des rôles, de regardant à regardé), celle de recevoir une sanction humiliante (moquerie, mépris) et enfin celle de voir des « choses trop grandes » qui le fascinent, mais en même temps le bouleversent et dont il se sent exclu. Voir des choses trop grandes n'est pas différent et, par conséquent, est aussi humiliant qu'être obligé de voir, situation particulièrement traumatique pour les enfants et les adolescents que l'on retrouve assez fréquemment dans les familles où l'on n'a aucune retenue à exposer la sexualité devant les enfants. Cette situation correspond exactement à la violation de la pudeur (être obligés de voir = être obligés de se montrer), et constitue déjà un abus sexuel. De la même façon, l'abus sexuel comporte inévitablement la contrainte à voir et l'humiliation qui en dérive.

Marco W. Battachi, Une contribution à la psychologie des émotions l'enfant humilié, enfance t46 n°1 1993

#### **4) L'humiliation dévastatrice à l'école**

Ces modifications du comportement des élèves vont conforter les attentes des enseignants et celles-ci vont de nouveau renforcer à la hausse ou à la baisse les motivations de réussite des élèves. Dans ce modèle explicatif, la prophétie devient autoréalisatrice car la conception que l'élève a de lui et qui se traduit en termes de motivation, de projets scolaires et d'estime de soi, est progressivement transformée par les interactions maître-élève qui fondent le quotidien de la classe. L'étude des sentiments d'humiliation des élèves doit être située dans ce cadre d'analyse. Ceux-ci contribuent en effet largement à cette redéfinition de l'estime de soi et des espérances scolaires de l'élève d'autant plus que les recherches ont montré que les jugements des enseignants influencent davantage la réussite des élèves faibles que celle des élèves forts (Madon S., Jussin L., Eccles, 1997). Certaines façons d'organiser l'enseignement, par exemple les groupes ou les classes de niveaux qui résultent en France soit d'une politique délibérée, soit des contraintes de fabrication des classes compte tenu du choix d'options des élèves, sont également susceptibles de favoriser les prophéties autoréalisatrices négatives ou positives (Eder, 1981 ; Duru et Mingat, 1997).<sup>5</sup> **Pierre Merle**, Professeur de sociologie, IUFM de Bretagne

---

<sup>5</sup> Plusieurs recherches ont montré que la compétence scolaire d'un élève, sa réussite ou son échec à l'école étaient indissociables des jugements portés sur lui, tout particulièrement par ses professeurs. Ces recherches ont pour origine le théorème de Thomas, sociologue américain de la première partie du xxe siècle : "Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences." Par cette formulation, Thomas insiste sur le fait que les hommes réagissent non seulement aux caractères objectifs d'une situation mais aussi à la perception de celle-ci. Cette perception oriente les comportements humains de telle façon que la situation initiale tend à devenir conforme à la perception des hommes. Autrement dit, ce que les gens croient est susceptible de devenir ce qui est

## 5) gérer l'humiliation dans les quartiers difficiles

Un professeur de français rapporte les circonstances qui l'ont amené à exclure de son cours un élève de cinquième : « Alors que je lui faisais remarquer le nombre trop important de fautes dans un devoir d'ortho graphe (38,5 fautes), il m'a répondu : " Ta dictée je m'en bats les couilles " ; puis il a quitté la salle en s'écriant : " Nique ta mère ; je vais te frapper à la sortie". L'élève de son côté aurait réagi pour ne pas perdre la face, car il construisait sans doute la remarque qui lui était faite comme un manque de "respect" à son égard, et non comme une interaction pédagogique courante »

### Connaître les règles du jeu

...« On avait le même langage, le même discours. On connaissait tous les codes ; quand il fallait se vexer et quand il ne le fallait pas. C'est toujours une mise à l'épreuve. On est toujours sur le fil du rasoir car c'est difficile, parfois, de faire la différence entre vanne et pique. On se dit " Est-ce qu'il a voulu provoquer ? "...ou bien, si l'autre le prend mal : "C'était pour rire... Je déconnais... Prends-toi pas la tête". On se rattrapait beaucoup. On calcule toujours... Le stress... ». Ces réflexions ne sont pas sans rappeler les observations de sociolinguistique urbaine de William Labov (1978), lorsqu'il étudie les échanges de « vanne » rituels dans des bandes d'adolescents de Harlem: les pires insultes ne sont pas prises comme des injures quand elles font partie des interactions reconnues et appréciées par le groupe ; dire « Ta mère, elle prend son bain dans le caniveau » ou « Ta mère, elle a des poils qui lui sortent du trou à biscuit » n'est injurieux que s'il s'agit d'une attaque personnelle, où l'émetteur est sérieux et croit à ce qu'il dit. À une insulte personnelle, on répond par une dénégation ou une demande d'excuse, à une vanne rituelle, on répond par une autre vanne.

Claudine Dannequin, Interactions verbales et construction de l'humiliation chez les jeunes des quartiers défavorisés In: Mots, septembre 1999, N°60. pp. 76

?

## 6) Quelles armes face à l'humiliation ?

### a) politique

Spontanément, l'affectivité a sa logique propre, et sauf à nous briser complètement, l'humiliation engendre l'orgueil comme le beau temps succède à la pluie. Tous ceux qui nous ont humilié, on saura bien leur prouver crânement qu'on est en vérité au-dessus d'eux, ou en tout cas qu'on n'a pas besoin d'eux, et qu'il n'y avait pas d'écart, et qu'il n'y aura plus de théâtre, et qu'ils ne toucheront plus jamais à notre noyau intime..<sup>1</sup>[...]. Quand tous veulent nous rabaisser, on n'a plus qu'à s'élever soi-même. L'auto-élévation de soi ou des siens, ou de sa classe, ou de son peuple, n'est ni une fuite, ni un délire : c'est la première arme politique des opprimés et des fils pétrifiés. [...]

Dostoïevski, qui en connaissait un rayon sur les humiliés et les offensés, savait ce que devient l'orgueil bâti dans le ressassement solitaire de ses humiliations : une dégénérescence en susceptibilités exacerbées, en histrionismes, en récriminations permanentes. La nuit, on se croit intouchable, invulnérable, sorti du théâtre et des masques, enfin armuré pour de bon ; mais, rendu au jour, nous voilà écorché vif, en demande inextinguible de nouvelles scènes où

---

..« Menacés dans l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, ils oscillent alors entre le découragement et la dépression, ils ont le sentiment d'être indignes des espérances placées en eux par leurs maîtres, par leur famille et par eux-mêmes. Parfois, rejetant l'intériorisation culpabilisante de leurs difficultés, ils la retournent en ressentiment et en agression contre l'école et les maîtres, contre les bons élèves aussi qui sont la preuve vivante que si on veut on peut et que l'égalité des chances n'est pas une simple fable » F. DUBET, *L'école des chances : qu'est-ce qu'une école juste ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 29-30.

rejouer sa haine du théâtre et des autres, où pouvoir leur dire enfin : « Mais je n'ai pas besoin de vous, je ne vous demande rien, je ne vais pas traîner mes bottes dans les salons, je suis tout, je ne suis rien, roi, mendiant, démon. »[..]

Freud a toutefois raison de remarquer alors que sa solution est un peu tristement réactionnaire. C'est celle du Jésus de saint Luc : « qui s'élève, je l'abaisse, qui s'abaisse, je l'élève », abaisse-toi donc si tu veux être élevé et abandonne tout péché de superbe. Autrement dit, l'humilité et non l'orgueil contre les humiliations : renonce à l'orgueil et à la politique, préfère l'auto-humiliation, préfère n'être rien, car seuls les humbles et les petits ne seront pas humiliés. [..]Mais c'est en vérité une solution tout aussi repoussante qui nourrit encore en profondeur ces haines mêmes qu'elle prétend défaire, qui promet « tu verras, les puissants aussi seront abaissés », et qui fait croire en l'advenue d'un messie ou d'un chef en charge de réaliser cette promesse. [...]Mais alors que faire ? Il n'y a que deux politiques qui peuvent fonctionner, politiques parfois complémentaires, parfois non, mais en tout cas non dialectisables, c'est-à-dire n'offrant aucune vaine promesse de paix définitive, seulement celle d'un combat qui puisse enfin être durablement tenu dans le réel. La première est immédiatement collective, c'est la politique de la fierté. La fierté, à maints égards, c'est le contraire de l'orgueil, parce qu'on n'est jamais fier en vérité d'être soi, ni de soi, ni de ce qu'on a fait[...] On est toujours fier d'être plus que soi, c'est-à-dire *d'appartenir* à plus que soi : à un peuple (fierté nationale), à une classe (fierté *au* travail, et non de « mon » travail), à une minorité (négritude, *gay pride*, féminisme). La fierté dépersonnalise là où l'orgueil fige en soi, elle ouvre là où l'orgueil ferme, elle se soutient moins de combattre que de se renforcer sans cesse et collectivement pour un combat sans cesse à venir là où l'orgueil ne tient qu'à s'exiler dans des rêves de victoires de plus en plus immédiates. [...]

La seconde politique, plus individuelle ou micro-politique, est celle de Beckett ou du *Bartleby* de Melville, c'est celle de la loque ou de l'irrécupérable. Rien d'humble ici et rien qui en appelle à la compassion, mais rien non plus d'orgueilleux, rien de l'affirmation souveraine de soi : plutôt l'affirmation d'une persistance incompréhensible. Beckett le résume d'une formule parfaite : « frappez toujours, je suis au-dessous de ça ». C'est une politique apparente de la dérision. Mais en vérité, c'est une stratégie de la ténacité : que l'autre se retourne ou baisse sa garde, et on le frappera à coup de béquilles.

P Zaoui Au dessous de ça (orgueil et humiliation) Publiée dans [Vacarme 40](#), été 2007, pp. 56-57.

## **b )La société décente**

Nos institutions traitent-elles les gens avec dignité ? Avishai Margalit pose cette question dans son livre sur *La société décente* à partir de l'idée que si nous ne parvenons pas à constituer une société juste ou non-violente, il faudrait déjà essayer de mettre en œuvre une société la moins humiliante possible. Que serait-ce que des institutions non humiliantes, pouvons nous en proposer un test ? On pourrait prendre le cas de l'hôpital<sup>6</sup>,

---

<sup>6</sup>Ces exemples significatifs montrent par un fort grossissement comment l'humiliation prend place dans les échanges. Mais celle-ci prend bien souvent des formes plus subtiles, imperceptibles par les signifiants de l'énoncé. Elle passe alors par le choix des mots, le geste, l'intonation ou l'interpellation en public. Ainsi, le respect voudrait qu'un cadre s'adressant à un membre de son équipe l'appelle par son prénom ou par monsieur ou madame x. Parfois au détour d'un couloir, un nom de famille résonne, comme si le sergent appelait le soldat. Quant au malade, certains soignants citeront de préférence le nom de la chambre, oubliant qu'il porte un nom, c'est-à-dire une identité. De même, les statuts et fonctions mis en place par l'Etat bureaucratique induisent également des signifiants qui prennent tout leur sens. Du surveillant chef au surveillant, nous sommes arrivés à l'ère du cadre

lorsque qu'on vous prend en charge sans rien vous dire de votre état, sans vous parler ni vous demander votre sentiment. On pourrait prendre le cas de toutes les institutions chargées du traitement des étrangers, des sans papiers, des immigrants, les guichets des frontières et des préfectures, la police<sup>7</sup>, etc. Ce sont des questions très compliquées, justement parce que l'on y a affaire à des personnes qui sont dans des états différents. Prenons l'exemple des institutions judiciaires pénales. Les châtiments sont une bonne pierre de touche pour une société décente. Peut-on punir sans humilier ? Respecter l'autre c'est un peu vague, par contre ne pas humilier l'autre c'est une notion sur laquelle on peut se fonder pour établir des règles, des tests qui ont valeur d'avertissements. Mais les critères sont ambigus. On traitait jadis les appelés du « service national » beaucoup plus durement que les détenus, et pourtant ils ne se sentaient pas forcément humiliés. Il y a donc autre chose en cause que la dureté physique du traitement. Longtemps le travail a été quelque chose de servile et d'humiliant, et c'est un des traits de la modernité, après la Réforme, que d'avoir sans doute inversé, sans doute à l'excès, la valeur du travail et celle de la contemplation.

Olivier Abel, sous les violences l'humiliation

## 7) Comment réagir à l'insulte des machines au narcissisme humain ?

### -3 Démentis à la mégalomanie du sujet

*Dans un premier temps, selon Freud, Copernic aurait porté un coup irrémédiable au narcissisme cosmologique de l'humanité lorsqu'il a apporté la preuve de l'image héliocentrique du monde, faisant ainsi sortir du centre la patrie de l'homme, la Terre ; ensuite, toujours selon Freud, Darwin a mis un terme à l'arrogance humaine par rapport au règne animal en remplaçant par la théorie de la descendance l'être humain dans la chaîne animale. Enfin, la psychanalyse a provoqué la troisième vexation, la plus sensible, en apportant une démonstration à la thèse selon laquelle nos pulsions sexuelles ne pouvaient être totalement domptées et que les processus spirituels se déroulaient, par nature, de manière inconsciente - ce dont on était forcé de conclure que le moi n'était plus autorisé à se considérer comme maître chez soi.p239*

### -Les prothèses expansives humilient l'humanisme traditionnel

*Les machines sont, par nature, des prothèses - et en tant que telles, elles sont faites pour compléter et remplacer la première construction de machines, celle que donne la nature, par une deuxième construction issue de l'esprit de la technique. Il faut se garder de n'entendre par « prothèses » que les succédanés primitifs d'organes achevés. Au contraire, la nature de la prothétique veut qu'elle substitue à des organes imparfaits des machines plus performantes.*

---

supérieur et du cadre de santé. De la surveillance, on passe à l'encadrement qui implique une inspection des agissements des individus, tout en leur indiquant un espace qu'ils n'ont pas à dépasser. Le cadre est bien la marque de la loi, de l'autorité et du pouvoir, comme représentants des décideurs qui, sous couvert d'exigences économiques, sociales, politiques ou juridiques, soumettent l'ensemble des individus de l'organisation à de multiples vexations. Dans le langage du sens commun, on dirait : « *Je ne l'en-cadre pas !* », notion extrêmement subjective et, inversement engageant chacun à échanger des humiliations

Jean-Michel Jamet **De l'humiliation au Respect des personnes**, Soins Psychiatrie N° 205 Novembre/décembre 1999

<sup>7</sup> *Notre société n'est pas seulement organisée de façon à ce que ceux qui ont de l'argent puissent acheter des produits de luxe (...). Elle est aussi organisée de façon à ce que ceux qui n'ont pas d'argent soient obligés de le payer tous les jours par des humiliations mesquines et par des inconforts absolument inutiles ». A ma guise » Chronique 1943-1947 de Georges Orwell, Agone, « Bancs d'essais », p. 256-257*

*La qualité offensive de ces remplacements apparaît lorsqu'on fait abstraction des prothèses réparatrices et que l'on considère les prothèses expansives comme les prothèses déterminantes.*

*La prothétique a sans doute pu commencer comme inclusion ou adjonction de corps étrangers sur le corps humain ; mais elle ne parvient à son objectif qu'au moment où elle crée des corps d'extension qui non seulement réparent le vieux corps, mais en augmentent les capacités et le transfigurent. De ce point de vue, les invalides sont les précurseurs de l'homme de demain. Ce n'est pas pour rien que le plus intense parmi les génies du pouvoir des temps modernes, Napoléon, a érigé pour la première fois un dôme aux invalides. Après cela, il ne manquerait plus qu'un dôme aux prothèses et, à bien y réfléchir, l'univers technologique moderne constitue cette sorte de cathédrale. Ne sommes-nous pas les habitants d'un dôme prothétique global dans lequel, heureux invalides, nous nous créons constamment de nouveaux compléments ? Et ne vivons-nous pas le monde comme une grande clinique, une commune télématique ? La modernité prothétologique travaille avec obstination à des extensions opératives, sensorielles et cognitives du corps, qui nous apparaissent comme des miracles sans miracles - et comme des natures à côté de la nature. Elles tombent toutes dans l'espace technique étranger et nous font sentir les froides conséquences de notre émigration dans le troisième domaine p .265*

*Les ressentiments contre la technique ne mènent pas au-delà de la constitution de sous-cultures peuplées de déclassés, avec leurs mystifications typiques pour ce genre de milieux spirituels ; ils souffrent d'une double morale difficilement évitable : penser en termes prétechniques et vivre techniquement. Celui qui croit dans le potentiel humain ne peut faire l'économie de travailler à un compromis historique renouvelé. Celui-ci doit s'articuler doublement, ou en deux paliers - sous forme d'équilibre entre le machinisme et le personnalisme, d'une part, et entre le machinisme et l'animisme, d'autre part. Pour acquérir une praticabilité humaine, l'ontologie machinistique dominante doit libérer une puissante idée de l'éducation.*

*L'humanisme classique, venu au monde comme assistance du personnalisme à l'animisme humilié, est aujourd'hui épuisé - mieux, il est lui-même humilié et poussé sur la défensive. La médiation supérieure ne peut désormais être accomplie que depuis la modernité machiniste : elle est forcée de se proclamer comme la chance humaine supérieure. Il faut devenir technologue pour pouvoir être humaniste.*

#### **-L'exigence d'une nouvelle culture**

*D'une technoculture qui veut être plus qu'une barbarie pragmatique à succès, on exige surtout deux choses : l'éducation psychologique et une faculté de transposition culturelle. Les mathématiciens doivent devenir des poètes, les cybernéticiens des philosophes de la religion, les médecins des compositeurs, les informaticiens des chamans. L'humanité n'a jamais été que l'art de créer des transitions. Lorsque les pôles sont éloignés les uns des autres, l'art devient rare et la barbarie vraisemblable. Si les hommes sont des animaux fabricants de machines, ils sont plus encore des créatures produisant des métaphores. Si l'on parvenait à intégrer les machines intelligentes de l'avenir dans des relations semi-personnalistes et semi-animistes avec les humains, on n'aurait pas à redouter de voir l'homme lier amitié avec son partenaire robot p270-71*

Peter Sloterdijk : la vexation par les machines, l'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art  
Hachette 2001